

Histoire de s'en sortir

Il est assis sur son échafaudage pour l'éternité, tout en pressentant déjà qu'il ne va pas tarder à le quitter pour le grand retour à l'azote, peut-être en sautant du huitième, sur la haie de buis, devant les garages. Il est parcouru de tics et de zigzags, il tombe en lambeaux, il est anesthésié, il cherche sans cesse une idée ou une mélodie pour ramener vers lui la femme qui l'a quitté et, par elle, réensemencer son existence. C'est sa peau qui le tient debout, son bronzage et sa salopette blanche, plus que sa colonne vertébrale. Il dit qu'il ne dépassera cette douleur que dans la mort. Il a usé tous ses amis. Il a fini de croire dans les consolations. Il lave les carreaux avec de grands mouvements de créateur, c'est un mime qui se fait croire qu'il va tout reprendre de zéro. Ce matin, il s'agite au point que la nacelle tangué. De conserve, les autres carreauteurs se mettent à gueuler, des gens se penchent aux fenêtres, l'échafaudage retrouve tant bien que mal son assiette.

– Bon Dieu, Servadac, tu vas nous foutre en l'air !

– Tu crois qu'elle reviendra ?

– Cette fois, tu tombes mal, dit Fred, je viens de régler mes comptes, cruellement, avec ma gonzesse.

– Tu lui as dit quoi ? T'as un tuyau pour moi ?

– Non, j'aime pas corriger dans la marge, explique Fred. Je préfère recommencer autre chose, ailleurs.

– C'est gentil quand même.

Il dit qu'elle reviendra. Olga reviendra dans trois jours en criant ôtez la pierre ! Lazare, sors ! Hors du tombeau !

Ses yeux fondent. C'est le vent. Ou bien la réverbération du matin sur les murs très blancs. Servadac se tient tout droit dans sa nacelle, au dix-huitième étage. Le plancher de bois tremble, avec des hoquets de vertige à chaque palier, on monte encore. Il ne s'aperçoit même pas qu'il vit. Il passe sur la vitre un chiffon alcoolisé. Ça pique les gerçures des mains. Ça transforme le double vitrage en prisme. Servadac essaie de regarder le jour comme s'il n'existait pas. Il efface à la peau de chamois toute trace de mémoire sentimentale, il supprime, avec de l'ammoniac, les contemplations évanescents, les souvenirs d'enfance, les regrets, les hivers, la note du fleuriste pour Olga, les nostalgies. Il conduit son racloir sous le signe du hasard, comme il aurait dû le faire de sa propre existence, surtout sans continuité, sans pont, comme un barbare. Pendant ces heures-là, le temps se déplace avec le soleil. Un jour est en train de passer.

Stoppe un monospace, au toit tout en verre. Le soleil sur les chromes du rétroviseur touche au front deux des trois anges, ils se penchent aussitôt vers la terre.

— Regardez, dit Oz, ils se tripotent, dans la bagnole, dessous.

— Vos gueules !

De la poche ventrale de sa salopette, Servadac vient de sortir le dernier mot d'Olga, que Fred et Oz acceptent de relire illico, par politesse, alors qu'ils auraient préféré mater. Fred dit je me demande comment on peut encore dormir après avoir écrit une lettre pareille. Et puis il a un geste obscène au-dessus du papier. Les reproches d'Olga sont bien trop tourmentés pour exister longtemps dans le monde instantané des travailleurs de force. Quelle pétasse, juge Oz. Fred a craché. Le mollard claque sur l'auvent de l'entrée C, six étages plus bas. Ça fait rire un peu. On en profite pour zyeuter le monospace. De fait, cette lettre aurait dû passer depuis longtemps dans l'autre monde, celui des choses mortes, grandes ou petites, mais mortes. C'est sans doute qu'il y a des affronts increvables, ou qui prennent leur source dans la moelle même, celle qui fabrique le sang.

Et tandis que les cordes de son échafaudage s'enroulent en grinçant, le petit moteur électrique le hisse jusqu'au vingt-deuxième et Servadac se raisonne. Le bonheur est un état fluide qu'on n'atteint pas par degrés. On ne monte pas vers lui, on ne le conquiert pas. Le bonheur n'est pas un Annapurna. Il est là, tout purement, tout simplement. Servadac hurle. Il hurle dans le vent que Dieu, l'Amour, le Bonheur, ce grand trois-mâts est toujours là. Dieu, l'Amour, le Bonheur se montrent sans cesse à moi. Mais comment voulez-vous que je les voie et que je les reconnaisse ? Ils ne sont pas obligés de revêtir la forme que je leur attribue. Ils ne sont pas forcément comme je les imagine. Moi je crois qu'ils viennent sans arrêt dans ma vie, ils sont assis sur ma chaussure gauche, comme un chiot, ils mordillent mes lacets, mais comme je m'attends à les voir avec la même gueule que leur portrait-robot, alors je ne les reconnais pas. Les anges n'ont pas à tenir compte de la façon dont je les conçois. Ils sont ce qu'ils sont. Et c'est pourquoi je ne vois rien venir. Et c'est pourquoi je suis si con.
